

« Une pensée profonde est en continuel devenir, épouse l'expérience d'une vie et s'y façonne. De même, la création unique d'un homme se fortifie dans ses visages successifs et multiples que sont les œuvres. Les unes complètent les autres, les corrigent, ou les rattrapent, les contredisent aussi. Si quelque chose termine la création, ce n'est pas le cri victorieux et illusoire de l'artiste aveuglé : « J'ai tout dit », mais la mort du créateur qui ferme son expérience et le livre de son génie ».

Camus

(Le Mythe de Sisyphe).

Une culture ouverte ...

Une expérience

à vivre ...

par

JANOU LÉMERY

Freinet nous a légué cette pensée profonde dans ses ouvrages théoriques : *Essai de psychologie sensible* ; *L'Éducation du Travail* ; *Le Tâtonnement Expérimental*, dans cette reconsidération permanente de pratiques éducatives qu'il avait l'habitude de faire, face à toute l'actualité pédagogique, sociale et culturelle. Il nous a précédés dans la pensée, il a été le génie mais a laissé le livre ouvert, l'expérience à vivre.

Ces idées forces... dépouillées de toute individualité pour aspirer à cette généralité, à cette humilité, à cette simplicité qui les font aptes alors à remuer le monde... (C. Freinet) serviront la vie et ses propensions de dépassement.

Cette culture ouverte, axée sur le travail qui chaque jour revalorise l'homme, est la plus sûre garantie de notre pédagogie. Et aujourd'hui, où chacun de nous prend conscience de sa totale responsabilité dans l'avenir de notre mouvement, sachons garantir aux techniques que nous adaptions, cette mobilité et cette subtilité qui les caractérisent et qui seules concrétisent les étonnantes virtualités qui leur sont inhérentes. En approfondissant ensem-

ble nos techniques fondamentales, ce qui se fera si nous livrons chacun nos ajustements méticuleux venus à la suite de tâtonnements et de conclusions honnêtes, nous dénoncerons d'abord du même coup les caricatures qui sclérosent et avilissent trop souvent dans les classes, dans beaucoup de revues pédagogiques, nos techniques libératrices, nous remettons en question leur adaptation, nous avancerons.

Rompre hardiment avec le formalisme scolastique et faire fond sur les forces créatrices et libératrices de l'adolescent *n'est pas une solution de facilité, n'est pas une démission*, mais implique des devoirs qui vont au-delà du simple climat de compréhension, de sympathie par intuition. Le métier d'éduquer suppose le compagnonnage intime d'une sincérité et d'un savoir-faire vigilants et lucides. Il est tant de chemins médiocres offerts par la rue, les mass media : presse, radio, cinéma, télévision... que noblesse oblige. Notre compagnonnage nous vaudra de déceler le long de ces chemins d'ombre le filet de lumière d'où jailliront l'émotion neuve, la sensation affinée, la vérité la plus audacieuse pourvu qu'elle soit de qualité ! « *Ce n'est jamais par l'abstention ou la répression qu'il faut tâcher de résoudre des problèmes, jamais par l'inhibition mais toujours par l'audace de l'action.* » (1)

Etre disponible d'abord, bien sûr, c'est-à-dire avoir un regard neuf sur le

problème proposé qui, même s'il est vieux comme le monde, est une aurore chaque fois renouvelée par un tempérament.

Mais être éducateur aussi ; c'est-à-dire ne pas être esclave d'une réalité de mauvais goût, d'une banalité superficielle, d'une information erronée, ou tout simplement, comme c'est tellement l'usage, d'un vocabulaire ou d'une rengaine péjoratifs.

Et enfin bien comprendre *le message de création permanente* livré et délivré par Freinet dans *L'Education du Travail*, c'est-à-dire être le praticien qui s'adapte et se réajuste sans arrêt aux données de son milieu, qui s'invente un peu plus chaque jour à la lumière de l'invention créatrice collective, sans souci d'épouser exclusivement des techniques pour lesquelles lui ou sa classe ne sont pas forcément mûrs.

La protestation de capricieuse liberté de Théophile de Viau chante souvent à mon oreille :

*« Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
Malherbe a très bien fait, mais il a fait
pour lui. »*

Alors nous réajustons sans cesse, chaque année différemment, obligés que nous sommes de nous plier à des structures diverses peu favorables, de prendre des élèves avec un bagage de connaissances variable, plus ou moins repus d'exercices scolaires gratuits, plus ou moins habitués à la fraude, à la facilité, à la « moyenne »... cette idée de « moyenne » entretenue par les soucis de réussite du français « moyen », parent d'élèves, qui a besoin d'une situation « moyenne » pour gagner beaucoup en travaillant « moyennement », qui rêve,

(1) C. Freinet : *Essai de Psychologie Sensible*, p. 169, (Ed. Delachaux et Niestlé).

et je le comprends puisque le système l'implique (et nous assumons cette responsabilité) que son fils ou sa fille ait « sa moyenne » pour passer dans la classe supérieure, pour passer l'examen, pour passer sa vie... « moyennement ».

Nous pensons que nous devons réserver à l'adolescence qui connaît aujourd'hui une vive actualité, une mode (ne serait-ce que par l'exploitation commerciale scandaleuse qu'on en fait !) *uniquement son droit d'existence* au sens étymologique du mot « dérivé du participe présent et suggérant qu'il s'agit d'un *processus en cours d'accomplissement*. »

Et nous pouvons ainsi plus sereinement réfléchir à ce que doit être notre tâche d'éducateur pour faciliter cet accomplissement.

Nous partons de cette *unité organique, de cette globalité de l'adolescent faite de contradictions, de potentialités et grâce à nos techniques de libre expression, par notre présence et « notre part du maître »*, nous tendons à une *montée de son être génératrice de culture ouverte à autrui en même temps qu'acheminante pour soi*.

C'est sûrement moins facile que de faire face aux obligations immédiates et sans errements qui consistent, après s'être abonné à des journaux spécialisés en dictée, composition française, histoire ou géographie, à donner dans sa semaine, cinq heures de français compartimentées et chronométrées, une

heure de civisme livresque... *Mais nous avons choisi*. Notre ambition est plus haute.

Certes, nous ne minimisons pas l'importance des réussites aux examens puisque le système est tel, nous faisons face aux programmes imposés même s'ils nous paraissent inadaptés, (et heureusement le monde universitaire et l'élite intellectuelle dénoncent cette inadéquation !) afin qu'on ne puisse nous reprocher un jour d'handicaper des élèves.

Mais nous travaillons en plus et surtout à recréer un appétit sain de la vie alors qu'il y a eu si souvent déviation vers des intérêts secondaires. Nous essayons d'ouvrir nos adolescents aux problèmes de leur temps, de leur faire prendre conscience de leurs responsabilités face à un futur où la recherche du confort semble vouloir se substituer à celle du bonheur, ou « *la conception du bonheur s'associe à celle du bien-être matériel et, plus largement, à un style de vie qui privilégie les valeurs accessibles par des moyens techniques* ». (1)

Nous savons bien qu'il « *ne suffit pas de répondre à la trépidation du siècle par la trépidation de l'école, pas plus que par l'isolement factice, dans un fossé, loin du rythme qui nous gêne. Il faut, derrière cette trépidation, par delà ce dynamisme en apparence incohérent, rejoinde les lignes essentielles de vie qui seront l'armature inébranlable de notre éducation moderne. Plus il y a déséquilibre dans le milieu, plus est grand et vaste le rôle de l'éducation* ». (2)

Et dans la réalité quotidienne, nous puisons... nous trions, nous nous

(1) Jean Cazeneuve : *Bonheur et civilisation* (Coll. Idées nrf).

(2) C. Freinet : *Education du Travail*.

établissons des références morales. Rien de magique, rien qui ne puisse s'expliquer. C'est pourquoi je raconte maintenant ce que j'ai fait ce trimestre avec des élèves de classes mixtes de 4^e, après avoir dit *pourquoi je l'ai fait*, et je dirai *ensuite ce que je voudrais faire* brièvement bien sûr, trop brièvement à mon gré. Je limiterai aujourd'hui mon compte rendu à l'expérience texte libre et à ses interférences et je le fais par besoin de communiquer pour recevoir, parce que je cherche aussi, parce que je m'interroge, avec cette angoisse qui aiguise la conscience de soi, qui remet toujours tout en question.

Je ne révoque pas ici la situation de fait qui nous est imposée chaque année dans nos structures actuelles dépersonnalisantes de recréer d'abord, dès les premières heures, un contact avec nos élèves. Des camarades l'ont dit fort bien déjà.

Nous mîmes bien un mois à nous découvrir. 136^e ou 133^e de part du maître dans une heure, c'est aberrant ! Cette situation de nombre détruisait tant de projets échafaudés, mûris pendant les vacances. J'étais si déçue que je faillis ne pas tenir nerveusement... Je rêvais éveillée, c'est mon habitude ! à ce que j'aurais pu faire... J'expliquais aux adolescents ce que nous ne pourrions pas faire... J'en harcelais mon directeur qui nous comprend si bien mais qui n'y pouvait rien, prisonnier lui aussi d'un système qui se détériore.

Et puis bien sûr, parce que j'aime ce métier que j'ai choisi, parce qu'il est lié à ma vie, nous avons œuvré quand même !...

Dans une classe de 4^e, nous démarrions le samedi 2 octobre avec Oradour-sur-Glane. Entre « *La partie de pêche* », « *Les grottes de Bétharam* », « *Ma passion pour l'automobile* », ils avaient choisi le plus dramatique. D'emblée, nous entrions donc dans le sérieux.

Martine était passée dans ce village pendant les vacances dernières... Elle avait eu un choc affectif profond en y pénétrant et avait transcrit très maladroitement et avec beaucoup trop de réalisme sa visite. La mise au point collective visa la sobriété, l'affinement de l'évocation, de l'émotion, et très vite, un chœur parlé, né spontanément des lectures faites en équipes pendant l'heure de travail dirigé, leur fit découvrir Aragon dans « *La ballade de celui qui chanta dans les supplices* » (que tu dis avec tant de tempérament timide Marie-Claude, le jour que nous avions invité notre directeur pour t'entendre !), « *Je vous salue ma France* », Eluard dans « *Liberté* » et « *Courage* », R. Desnos avec « *Demain* », Vercors dans un large extrait de « *Le silence de la mer* », un V. Hugo moins scolastique dans « *C'est à l'aube* ».

Picasso avec « *Guernica* » enrichit la grande geste du sacrifice d'Oradour...

Le cinéma et, en parallélisme, la musique, avec Beethoven et Chostakovitch, complétèrent la fresque. Le professeur de musique acceptant gentiment de collaborer avec moi depuis l'an dernier déjà où il avait aidé Yves à transcrire les musiques libres qui accompagnaient ses poèmes, nous eûmes pendant l'audition quelques dessins et impressions libérateurs de « *Correspondances baudelairiennes* ». Bernadette écrivit à propos de la 6^e symphonie de Beethoven : « *Le premier mouvement évoque un paysage gai, souriant : Oradour dans la paix, dans la joie... Au 4^e mouvement*

des sifflements de flûtes, des sifflements de balles, une musique assourdissante... Nous voudrions fuir loin, loin pour échapper à cela, comme nous voulons échapper à tout prix aux horreurs de la guerre. Quand l'orage est fini, le soleil revient tandis qu'à Oradour, les martyrs morts pour la France ne sont pas revenus, ne reviendront jamais.»

Christian à propos du 4^e mouvement :
« Un tourbillon de colère détruit le calme, la fraîcheur... Ce tourbillon est chaud. On y respire mal. On a envie de mourir. On devient fou... Cette douleur disparaît peu à peu.»

Et l'on pourrait citer les impressions de Martine ou de Bernadette sur la 5^e symphonie de Chostakovitch mais on ne peut tout dire.

Nous pûmes louer à la Fédération des Œuvres laïques le court métrage sur le « 10 juin 1944 » de Maurice Cohen. Ils retrouvèrent grâce aux travellings de la caméra, à la voix neutre du récitant, la sobriété exemplaire que nous avions recherchée, et sentirent que cette sobriété voulue du commentaire, de l'image, amplifiait le registre tragique du martyre... Et la vie complexe, en marge de tous les cloisonnements, apparut à travers le même problème vu par des poètes, des artistes, un cinéaste, des gens moyens, des voisins.

Deux élèves travaillèrent pendant deux heures de dessin à la création de l'illustration. Il fallut faire des essais de couleurs, discuter, comparer, chercher les symboles les plus évocateurs, et les réalisateurs de « l'atelier pochoir » se mirent à l'œuvre. Pour cette page donc, parue dans notre journal *Joie de Vivre* :

— un texte libre très moyen
 — une socialisation enrichissante du texte dans la mise au point collective

— un vrai travail d'équipe pour l'impression et l'illustration.

Voici tout d'abord le texte libre initial :

ORADOUR-SUR-GLANE

Pendant les vacances je me suis rendue à Oradour-sur-Glane avec mes parents. Ce village incendié par les Allemands le 10 juin 1944 est situé à quelques kilomètres de Limoges.

En franchissant la grille nous apercevons les maisons entièrement détruites, puis l'église d'où une femme s'échappa. Nous parcourons ainsi les rues du village mort où nous découvrons un ancien café, une boulangerie.

Nous arrivons à l'octroi où l'on peut voir les restes de literie, des pièces de monnaie, des clous soudés entre eux, des jouets et toutes autres sortes de matériaux. Le silence règne dans cette salle du souvenir.

Continuant notre visite, nous approchons de l'ossuaire où sont réunis les os des 321 martyrs.

En repartant nous passons devant la boutique de souvenirs où nous achetons des cartes postales. Nous continuons notre route et je sais que jamais je n'oublierai cet émouvant spectacle.

MARTINE CAIGNOL

Le résultat de la mise au point collective :

Pendant les vacances je me suis rendue à Oradour-sur-Glane avec mes parents. Ce village incendié par les Allemands le 10 juin 1944 est situé à quelques kilomètres de Limoges.

En franchissant la grille j'ai l'impression de pénétrer dans un cimetière. Tout au long des rues, les maisons sont entièrement détruites. On devine ici un café,

là une boulangerie. Les crochets d'une boucherie ont résisté à l'incendie. Quatre ou cinq carcasses de voitures témoignent qu'entre ces murs vivait un garagiste. Et c'est partout le même spectacle qui s'offre à nos yeux dans une atmosphère qui me rend mal à l'aise.

Les quelques objets récupérés, plus ou moins endommagés, sont exposés à l'octroi : jouets d'enfants, ciseaux, dés, quelques pièces de monnaie. Un silence respectueux plane dans cette salle du souvenir.

Continuant notre visite, nous arrivons à l'ossuaire où sont réunis les ossements des 634 martyrs. Les familles et amis y ont déposé des fleurs et des plaques de marbre avec, souvent, la photo des disparus.

Le soleil implacable de ce jour rend notre visite plus pénible encore et augmente, je crois, notre angoisse. Quel grand malheur!

Nous continuons notre route et je sais que jamais je n'oublierai cette émouvante journée.

En page 16, voyez ce même texte publié dans notre journal scolaire, aboutissement du travail d'équipe.

Pour voir où nous en sommes, voilà page 17 « *Le vent* » de Martine dernier texte retenu cette semaine dans cette classe parmi les dix-huit participants au vote. Je pense qu'en toute objectivité, on peut mesurer l'enrichissement et l'effort d'originalité, aboutissement d'une patiente lutte contre les phrases banalisantes.

Dans l'autre classe de 4^e, composée aux 2/3 de garçons (section technologie) d'orientation beaucoup plus mathématique, nous démarrâmes avec « *La rentrée au port des sardiniers* », de

Danièle. Le texte narratif, à peu près correct, ne nous donna pas grand mal. Quelques passés simples, mieux aptes à nuancer des tonalités de temps prirent, en lisant à haute voix les phrases, la place des imparfaits. L'exploitation du texte avec la *BT Sonore* « *A la pêche à la sardine* » nous achemina à une réflexion mieux centrée sur le travail humain. On s'interrogea sur « la peine » des hommes, comme d'ailleurs sur les sondeurs à ultra-sons ou le radiogoniomètre. On relut un passage de « *Les pauvres gens* », de V. Hugo, un extrait de « *Pêcheurs d'Islande* », de Loti... On alla plus profond en nous-mêmes grâce à une lecture expliquée sur « *L'homme et la mer* », de Baudelaire. Puis prosaïquement nous revînmes à un récit de sauvetage d'un vapeur danois par un vapeur breton d'un auteur autodidacte.

En musique, avec leur professeur, nous retrouvâmes la montée des vagues, la grandeur des paysages des fjords, dans le « *Concerto en la mineur* » pour piano et orchestre, de Grieg. Nous suivîmes Debussy « *En bateau* » et de là Christian nous amena à « *Souvenir d'enfance* » voté à une majorité écrasante. Premier texte vraiment libérateur d'une angoisse enfantine. Ci-dessous le texte brut. Le texte après la mise au point collective qui témoigne de notre part à tous dans la page imprimée, est donné p. 18.

SOUVENIR D'ENFANT

Aujourd'hui 15 octobre est pour moi un jour mémorable. Il y a maintenant six ans de cela, j'avais une chienne. Son nom était Dora. Le nom était banal mais l'animal était intelligent. Tous les deux nous étions de très grands amis, on se comprenait mutuellement. Quand

elle voulait sortir, elle venait à côté de moi, me regardait et secouait doucement la queue. Je prenais alors sa laisse suspendue derrière une porte. Elle bondissait autour de moi, folle de joie. Si un jour, à la suite d'une bêtise, maman me donnait une fessée, elle venait tendrement me consoler, se couchant à mes pieds et me regardant de ses grands yeux marron et expressifs.

Nous faisons tous les jours de longues randonnées ensemble. Nous étions heureux. Mais tout a une fin. Dora gît sous terre, elle est morte empoisonnée.

Tout avait commencé un beau jour d'été. Nous revenions de nos habituelles promenades quand je m'aperçus qu'elle marchait lentement à côté de moi. D'habitude elle courait joyeusement en tête. Je m'accroupis à côté d'elle : une expression de lassitude couvrait son regard, elle avait le museau chaud. Je compris qu'elle avait de la fièvre. A la maison je fis part à maman de mon inquiétude. Elle ne prit pas la chose au sérieux : « Une simple fatigue », dit-elle. Mais le soir Dora ne mangea pas sa soupe. Elle alla se coucher sous la table et dormit profondément. Le lendemain ce fut la même chose : elle ne but que deux ou trois lapées d'eau. Quand je sortis sa laisse pour aller la promener, elle ne manifesta aucune joie. Elle me suivit quand même. Mais à peine eus-je traversé la route qu'elle s'assit. Elle m'indiquait ainsi qu'elle ne voulait plus continuer. Ce fut notre dernière promenade. Le soir elle alla vomir dans le jardin. Maman se décida alors à appeler le vétérinaire. Ce dernier dit que la chienne avait absorbé un poison quelconque. Il lui donna des gouttes à prendre matin et soir. Elle ne voulut pas en prendre. Mais papa lui en mit de force dans la gueule. Un grand espoir naquit alors en moi. Je m'imaginai que ces quelques gouttes allaient la guérir. Stupide naïveté

de jeune enfant. Le lendemain elle allait encore plus mal. Avec peine elle se traîna au soleil et se chauffa toute la matinée.

Le soir on dut la mettre au garage. Elle dégageait une mauvaise odeur. Le jour suivant quand maman vint me réveiller pour aller à l'école, elle m'annonça la nouvelle que je redoutai : Dora était morte. Ce matin-là, la classe me parut interminable. Et à midi en revenant au logis, je courus prestement au garage. Elle gisait sur une vieille couverture, les pattes raides, la gueule ouverte et ses beaux yeux fixes sans aucune expression. Doucement je l'appelai, je la touchai : elle était froide. Son poil lisse et soyeux était raide. Je revoyais toutes les joies que nous avions vécues ensemble. J'essayais avec peine de refouler mes larmes.

Soudain un pas me tira de ma rêverie. Papa arrivait avec deux pelles : « Viens m'aider à faire un trou », me dit-il en me prenant par l'épaule. Le cœur gros je me mis à la besogne. Le trou terminé mon père amena la chienne dans son caveau puis il partit chercher une bêche. Je la contemplais ; la terre glissait sur son museau. Je sentis une larme chaude couler sur ma joue. Elle retomba sur son poil de berger allemand. Cette larme fut mon dernier adieu. Papa revint et nous terminâmes d'ensevelir Dora...

Maintenant bien des années ont passé. Je devrais avoir oublié tout ça. Mais aujourd'hui un sentiment de tristesse m'envahit le cœur... Pourtant je fus stupide. Je pense que ce chien je l'aimais trop. Ce n'était qu'un animal et je lui donnais un amour aussi grand qu'à certaines personnes que j'aimais beaucoup.

L'exploitation littéraire fut brève. Christian chercha en travail dirigé, avec l'aide de son groupe, de mon aide, cinq textes montrant les liens secrets qui existent entre les bêtes et les hommes. Le

Chien d'Ulysse (*Odyssée*, ch. XVII) fut ce jour-là notre sommet littéraire.

Le dernier texte choisi en décembre me posa d'autres problèmes. René s'interrogeait sur les beatniks, du moins sur ce qu'il est convenu d'appeler ainsi. Il en avait vu plusieurs, portait un peu lui-même cheveux bouclés (à peine !) sur l'oreille, et quelques autres accessoires de la panoplie. Son texte eut du succès. J'ai déjà dit : noblesse oblige ! Je suis à l'écoute de leurs problèmes mais je suis éducatrice. J'essayais de rechercher des éclaircissements sociologiques d'une part et d'autre part une information sérieuse sur les poètes beatniks. On lira comment je la trouvai dans un compte rendu qui a paru dans *Educateur* et sur lequel je ne reviens pas (1). Nous avons maintenant démystifié les pâles épigones de poètes qui ont noms Allen Ginsberg, William Burroughs, Carl Salomon, Lawrence Ferlinghetti et qui ont mis en danger la société américaine avec des mots qui faisaient tout éclater, les limites de la vie, de la parole, de la pensée. Ils connaissent un peu ces poètes « beat » (nous nous sommes longuement interrogés sur l'étymologie) qui ne cessent de dire à l'homme d'aujourd'hui que la civilisation moderne l'anesthésie. Ils ont compris que perdre son temps à s'interroger, ou à s'alarmer sur des cheveux longs ou des mines grises était bien superficiel... que porter cheveux longs pantalons larges, déhanchement déambulatoire était une panoplie... du niveau de celle qu'on commande à Noël quand on veut

mimer ou pasticher Thierry-la-Fronde ou l'infirmière, ou Tarzan !... Ce n'est déjà pas si mal !...

Actuellement, le courant semble aller à la poésie. On commence à livrer ses angoisses profondes. « *Seul dans la nuit* », d'un garçon de 15 ans donné à l'état brut, avec ses maladresses bien sûr (voir p. 20). C'est son premier ! Mais j'ai confiance.

Ils ont confiance. Notre premier journal a soudé bien des bonnes volontés. Yves a appris à partager, Serge manie fort bien la gestetner pour tirer le texte d'un camarade, Patrick et Jean-Luc se sont dépassés pour la couverture... Trois heures de croquis, de recherches, de découpes et d'ajustements et ces dizaines d'ouvriers, rouleaux en mains, qui veillaient aux nuances !... Cela est peut-être comme le secret du bonheur... ça ne se décrit pas car ça ne se réduit pas à des conditions objectives mais implique une évaluation subjective. La page imprimée, le journal imprimé, son journal... c'est le crime de Montag de Fahrenheit 451 qui refuse le bonheur obligatoire et rêve d'un monde qu'il ne veut pas perdre et où la littérature (celle de l'expression libre de l'adolescent) n'est pas bannie.

Alors nous lutterons. Il faudra bien. Oui Le Bohec, tu as raison quand tu lances ton angoissant appel. Moi aussi, je voudrais avoir des conditions de travail, des structures qui nous permettraient d'expérimenter sans que l'on me juge, une fois tous les cinq ans, sur une heure d'orthographe ou de géographie !

(1) *Educateur SD* n° 10, p. 55.

Je sens que je pourrais libérer, éduquer au moins 1 800 adolescents avant ma retraite, 1 800 adolescents qui oseraient peut-être proclamer que le droit au bonheur, donc au travail qui réalise, est inscrit dans la charte de l'humanité nouvelle.

Mais qu'on nous donne les moyens de réaliser nos expériences avec sérénité, qu'on nous aide par des contrôles de laboratoires appropriés à mesurer les résultats, qu'on n'attende pas que nous en soyons à évoquer avec nostalgie nos renoncements comme le fait avec beaucoup de délicatesse M. Pierre Clarac dans son livre *L'enseignement du français* (PUF).

« Comment ne pas évoquer avec nostalgie les années qui ont immédiatement suivi la libération et où, sur nos lycées et collèges, semblait passer un souffle de ferveur pédagogique et de rajeunissement ? On s'est moqué des « classes

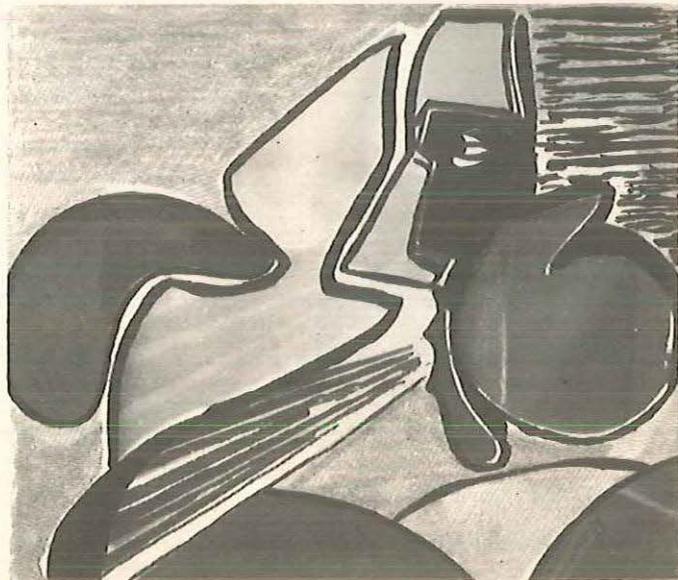
nouvelles ». On reprochait à ceux qui y enseignaient leur passion et leur intransigeance. Mais ce sont les défauts de la foi : ils me paraissent préférables chez le professeur à la prudence et au détachement du scepticisme. »

Et si le sujet proposé pour la conférence pédagogique de 1967-68 pour les classes d'application était le signe d'un désir profond, d'un vivant esprit de recherche ?

« La recherche pédagogique dans les écoles normales, les écoles annexes et les classes d'application - Intérêt et moyens. »

Après le colloque de Caen, à la lecture des nombreux articles parus depuis la rentrée dans *L'Education Nationale*, dans différents bulletins de psychologie ou de recherche pédagogique, j'essaie de me rendre courage.

J. LÈMERY
CEG - Chamalières
(P.-de-D.)



Une illustration du journal
« Joie de Vivre »